

L'APPORT DES SOURCES LITTÉRAIRES À LA CONNAISSANCE TOPOGRAPHIQUE DE L'ELIDE ET DE L'ACHAÏE ANTIQUES

Enumérons tout d'abord les principales sources sur lesquelles nous nous appuyerons. Dans un ordre approximativement chronologique, ce sera: Homère. Les historiens: Thucydide, Xénophon, Polybe, Diodore. Un poète apparenté à Théocrite, l'auteur de l'*Idylle* XXV. Un géographe: Strabon. Un périégète: Pausanias.

Plusieurs de ces auteurs ont eu, avec la Péloponnèse, des rapports privilégiés. Xénophon y résida; Polybe y naquit et y vécut; Strabon est passé à Corinthe et probablement à Patras, il a, d'autre part, utilisé comme sources des auteurs qui étaient venus personnellement dans ces régions, notamment en Elide. Enfin Pausanias y voyagea longuement.

Nous nous intéresserons surtout à Str. et P., en montrant comment ils sont complémentaires et en soulignant les questions qui se posent en les lisant.

Par souci de clarté, nous commencerons par Pausanias.

Les livres V et VI de la *Périégèse* sont consacrés à l'Elide, le livre VII à l'Achaïe.

Pausanias, on le sait, s'intéresse moins aux pays qu'il traverse et à leurs habitants qu'aux monuments du passé, aux lieux de culte et aux édifices religieux. C'est pourquoi il est si précieux pour les archéologues.

A la topographie proprement dite il ne réserve qu'une part minime. Sur 137 pages de l'édition Didot, une dizaine tout au plus. Son intérêt est manifestement ailleurs.

L'itinéraire qu'il suit est un itinéraire terrestre. Il a sur un pays l'optique du piéton qui va au long des routes. Il ne connaît guère des régions traversées que le chemin qu'il parcourt et ses environs immédiats. A moins que la route longe le bord de mer comme en Achaïe, il peut tout ignorer des côtes. Il n'est guère géographe, s'intéresse fort peu au relief. Au point de vue topographique, on trouve chez lui surtout des noms de villes, des listes de fleuves, quelquefois des distances.

Mais on doit dire que les lacunes que nous rele-

vons chez lui, par les problèmes qu'elles nous posent, sont instructives à leur façon.

Suivons le dans sa visite de l'Elide. Il y pénètre par le sud, venant de Messénie. Il franchit la Néda, passe par Lépréon, puis Samikon. De cette dernière agglomération il ne semble avoir vu que la partie basse au pied de l'éperon rocheux, il n'est pas monté à l'acropole.

Ensuite sa route s'écarte du bord de mer et coupe par les collines à travers une contrée boisée et sablonneuse pour aller directement à Olympie en passant par Scillonte.

Un tel trajet s'écarte peu, de nos jours, de la lagune d'Agoulinitsa. Or P. ne dit mot de celle-ci. En le lisant nous sommes amenés à nous demander si elle existait alors ou non. Question difficile que n'éclaireraient pas davantage les autres sources littéraires et qui est de la compétence des géologues.

Arrivé à Olympie, P. y fit un long séjour. Il décrit minutieusement le sanctuaire. De la description topographique — très courte par comparaison —, on peut tirer, sur le territoire de l'ancienne Pisatide, à l'est d'Olympie, des précisions qu'on ne trouve que chez lui.

D'Olympie il se rend à Elis. Par quelle route? La route de montagne? ou la route de plaine par Létrinoi? Par celle-ci sans doute, puisqu'il dit de ce village, qu'il n'y a vu qu'un tout petit nombre de maisons.

Il arrive de là, sans transition, à Elis. La description que fait P. de cette cité pose un sérieux problème topographique. Il a ceci de particulier qu'il met en cause l'établissement du texte de la *Périégèse*. C'est la question d'un fleuve Ménios sur le site même d'Elis. J'en ai traité il y a une quinzaine d'années dans la *Revue de Philologie*; je ne vois rien à y ajouter; je renvoie à cet article ceux que cette question intéresse¹. Il faut, selon moi, dans les trois passages en cause —

1. Tome XLVII (1973), p. 251-273: "Fleuves d'Elide dans Pausanias, Strabon et Théocrite, XXV".

2 dans P., 1 dans l'*Idylle* XXV du recueil de Théocrite — corriger Ménios, et lire Pénéios. Malgré l'article qu'E. Meyer lui a consacré dans la *RE*, il faut admettre que le Ménios n'a jamais eu d'existence réelle.

A 120 stades d'Elis, d'après P. — confirmé ici par Strabon —, se trouvait le port de Kylléné. P. lui consacre deux paragraphes qui, à la différence de la notice relative à Létrinoi, se caractérisent par l'absence de toute note personnelle. Aussi j'ai tout lieu de douter qu'il s'y soit rendu. Un rapprochement avec la notice correspondante de Str. me persuade que P. a tiré les éléments de la sienne de la même source que ce dernier — ici, le *Périple* d'Artémidore.

S'il n'est pas allé à Kylléné, on s'explique mieux, ce qui, à première vue est surprenant, qu'il ne dise rien des environs de ce port, rien de la partie maritime de l'Elide Creuse; ainsi, pour ne relever qu'un détail, il ne nomme même pas le cap Chélonatas, au voisinage duquel se trouvait Kylléné.

Or cette lacune est, ici, particulièrement regrettable. Elle a comme conséquence que nous ne pouvons tirer de la *Périégèse* de P. aucune indication pour résoudre l'irritante question des bouches du Pénéé.

Dans la plaine éléenne, P. ne mentionne aucune des inégalités de terrain qui attirent le regard du voyageur. Pas davantage il ne dit mot de la région de collines qui se trouve à l'est de la capitale et qui est connue sous le nom d'"acoréia". Pas un mot, non plus, du territoire qu'il a traversé entre Elis et le Larisos, sauf une brève remarque, fort intéressante au demeurant, sur la fertilité du pays et la culture d'une variété de lin, le "byssos".

En Achaïe, il reste moins de blancs sur la carte du périégète. Comme ce pays s'étend tout en longueur, et que la route côtière le traverse de part en part, nous avons chez P. un relevé à peu près complet des cités qui s'y trouvent, avec des précisions qu'il est seul à nous donner sur les synécismes qui les ont formées, en particulier pour Patras, où, manifestement, il a fait un long séjour.

De Patras, empruntant la route côtière, P. visite successivement toutes les cités d'Achaïe jusqu'à Pelléné.

Le mot qui désigne chez lui cette route côtière, λεωφόρος, suggère une voie plus large que la route qu'il a suivie au sud de l'Alphée². Un milliaire du règne de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, trouvé à Patras, nous apprend que la route d'Achaïe était abîmée, et qu'elle fut refaite entre 160 et 169. Il est

probable qu'elle venait d'être remise en état quand P. l'a empruntée.

Il la suit donc de bout en bout, y revenant chaque fois qu'il s'en est écarté pour visiter, à proximité, bourgs ou villages situés dans la montagne, ainsi Rhypes, Kérynéia, Boura, Pelléné.

Il a minutieusement relevé tous les fleuves côtiers. Quant aux montagnes, si nombreuses dans ce secteur, il les désigne par un terme général, jamais par leur nom propre.

Tel est en gros le bilan en ce qui concerne la *Périégèse*.

C'est dans le cadre défini par l'itinéraire de P., passant de l'Elide en Achaïe, que nous ferons entrer la description de Strabon, alors que la *Géographie* suit, en réalité, un ordre très différent.

Tout le monde sait que, ce qui, dans cet ouvrage, touche à l'Elide, n'est pas, et de loin, ce que son auteur a fait de mieux. On se trouve en présence de difficultés de texte considérables. Des erreurs difficiles à expliquer et des négligences de style compliquent la tâche du critique. L'impression de confusion est aggravée du fait qu'interfère avec la géographie contemporaine de l'auteur la question qui domine, ici, sa pensée, celle de la géographie homérique.

Celle-ci tourne toute entière autour de la localisation en Triphylie de Pylos, la cité de Nestor. Sans s'étendre sur ce point, on rappellera qu'au XIX^e siècle et encore au début de celui-ci, cette thèse fut universellement adoptée par les milieux scientifiques les plus compétents, ceci jusqu'à la découverte du palais d'Ano Englianos.

Depuis, la question est-elle close? peut-être pas, notamment celle qui est posée par la Nestoride pré-homérique du chant XI de l'*Iliade*, sur laquelle repose, pour l'essentiel, l'argumentation de Str. Mais ce n'est ni le temps, ni le lieu d'en débattre ici.

Il suffira de remarquer que la recherche érudite des lieux homériques a eu, pour nous, l'intérêt de faire procéder à une enquête minutieuse sur le terrain. Cette enquête dut bénéficier de l'effort des érudits locaux, qui cherchaient à retrouver dans leur petite patrie les souvenirs de la grande histoire, souvent mal

2. Il appelle celle-ci τὴν ὁδὸν τὴν εὐθεῖαν (V, 6, 1); c'est la route romaine construite sous Trajan (fin 114 – début 115) dont on a retrouvé, en 1967, un milliaire, au sud du gué de l'Alphée à Epitalion, et qui reliait vraisemblablement Olympie à Kyparissia et à Méthoné. P. la suit entre la Néda et Samikon.

distinguée par eux de la légende.

Générale en pays grec, cette curiosité a suscité, ici, des *Eléiaka*, ailleurs des *Achaïka* ou des *Argolika* etc. Nous connaissons par les scholies plusieurs auteurs d'*Eléiaka*, parmi lesquels le célèbre Hippias d'Elis. Sous une forme dégradée, à l'usage des touristes de son temps, Pausanias a rencontré cette histoire locale sur les lèvres des "exégètes" qui lui ont servi de guides sur divers sites.

C'est ainsi que nous avons accès à une toponymie qui va parfois jusqu'aux détails les plus menus: tel ruisseau, telle source correspondant, d'après les antiques de cette époque, à ce qu'ils lisaient dans Homère.

Recueillis par Démétrios de Skepsis ou Apollodore, auteurs de *Commentaires* savants du Catalogue des Vaisseaux, ces renseignements sont venus jusqu'à Strabon.

Pour la description des côtes, sa source est différente, c'est, nous l'avons vu, le *Périple* d'Artémidore. Grâce à lui, Str. est informé des particularités de la côte entre les bouches de la Néda et le cap Araxos. Il mentionne ainsi les plus petites îles qui jalonnent ce rivage, telles l'île de Phéïa, ou, au cap Chélonatas, l'îlot du phare actuel, intéressants surtout pour les navigateurs.

La principale question que pose cette description des côtes est celle des bouches du Pénée. Nous laisserons à des spécialistes qualifiés le soin de nous en parler tout à l'heure.

Pour l'intérieur des terres Str. et P. se recourent ou se complètent utilement. Pour tel endroit où P. n'est pas passé, il peut se faire que Str. ait été bien renseigné par ses sources. Ailleurs c'est quelquefois l'inverse. Ainsi Str. connaît mal la rive nord de l'Alphée près de son embouchure, il ignore Létrinoi et ses environs, sur lequel nous avons une bonne notice dans P.

En Pisatide, à l'est d'Olympie, Str. est moins complet que P., en particulier au sujet des affluents de l'Alphée. Mais il a une vue globale, plus géographique du bassin de ce fleuve, qu'il embrasse de sa source à son embouchure et sur le débit duquel il nous donne quelques détails.

En aval d'Olympie, l'Enipeus (la Lesténitsa), le Kythéros et les Nymphes Ionides ou Ioniades méritent de retenir particulièrement notre attention; je me félicite que M. Georges Panayotopoulos se soit chargé de nous en parler: nul n'était mieux placé que lui pour le faire.

Avec la description de l'Elide proprement dite, nous arrivons à la partie la plus confuse du chapitre de Str. Des erreurs, liées à la géographie homérique, se sont glissées dans l'esprit de l'auteur ou dans sa rédaction, en particulier concernant le site de Pylos d'Elide.

Pourtant la discussion de la toponymie homérique fait surgir des villes secondaires ignorées de P., telles Oinoé, Alésyaion, et, dans la plaine, Myrtountion, ou des lieux-dits comme Hyrmina et l'ancien Bouprasion, ou des villes ruinées comme Dyspontion.

Le relief est également mieux connu. Mais, en dehors de la basse vallée du Pénée, qui correspond à l'Elide Creuse, Str. est muet, comme l'était P., sur l'arrière-pays montagneux, du côté de l'Arcadie, et, ce qui est plus étonnant, le nom même sous lequel est connue cette région, "acroréia", ne se rencontre pas chez lui.

Ce point mérite examen. Avant d'aller plus loin, nous nous demanderons comment cette lacune de nos deux principales sources littéraires peut être comblée.

Le poète qui composa l'*Idylle* XXV du recueil attribué à Théocrite connaissait le nom de cette partie du territoire d'Elis. Dans le tableau qu'il brosse du paysage éléen, il fait une place à l'"acroréia riche en sources". Le mot se retrouve dans Xénophon et Diodore. Polybe, pour sa part, semble l'avoir ignoré, du moins ne l'a-t-il employé nulle part dans la partie conservée de son œuvre.

Les seuls renseignements quelque peu précis que nous ayons sur ce territoire proviennent des historiens qui ont relaté des invasions de l'Elide parties d'Arcadie.

Les voies d'invasion de l'Elide passaient communément par les plaines littorales du Larisos au nord ou de la Néda au sud, ou tout simplement par la côte, à la suite d'un débarquement, comme celui qu'effectuèrent les Athéniens dans l'été 431, au cours des événements que relate Thucydide II, 25. Néanmoins plusieurs invasions de l'Elide par l'intérieur sont attestées. Ainsi, dans Diodore XIV, 17, 8, le roi de Sparte, Pausanias, venant d'Arcadie, s'empare de quatre villes de l'"acroréia": Thraistos, Alion, Eupagion, Opous, puis il occupe Pylos, mais échoue devant Elis.

Dans les *Helléniques*, nouvelle invasion sur cette frontière en 365-362 au cours de la guerre entre les Arcadiens et les Eléens. Les Arcadiens s'emparent de toutes les villes de l'"acroréia" sauf Thraistos, et arri-

vent à Olympie, puis à Elis. Au cours des péripéties qui suivent, Xénophon cite encore une ville de la même région, Thalamai. Celle-ci joue de nouveau un rôle en 219/218, dans la campagne d'hiver de Philippe V, racontée par Polybe.

Nous obtenons ainsi, grâce à ces récits d'opérations militaires, quelques noms de villes de ce secteur. Malheureusement des précisions nous manquent pour en fixer le site exactement.

Ce sont cependant d'utiles aperçus sur la campagne éléenne profonde — un district rural traversé sans doute par de mauvais chemins, où les gens des villes, voyageurs, pèlerins venus à Olympie, se hasardaient peu.

On voit que, sur ce canton précis, les historiens nous procurent un indispensable complément au tableau de l'Elide qui repose sur la *Périégèse* de P. et la *Géographie* de Str.

Retrouvons celui-ci en Achaïe. Str. dut, de toute évidence, faire escale à Patras. Auguste venait d'y installer une colonie romaine. C'était une ville prospère, animée et populeuse. A son sujet Str. est seul à nous donner un renseignement précieux qui concerne son approvisionnement. Il nous apprend que les Romains de Patras exploitent pour leur ravitaillement en poisson frais le produit de la pêche dans la lagune de l'autre côté du golfe, celle qui, de nos jours, porte le nom de Missolonghi. Rapports confirmés pour l'époque byzantine par une scholie du manuscrit A de Strabon, scholie due à Aréthas — originaire lui-même de Patras — et qui n'ont pas cessé jusqu'à nos jours.

A propos de Patras, les textes du Géographe et du Périégète sont remarquablement complémentaires. Le port, au temps de Str. commençait à peine à s'organiser. Il n'en parle que comme d'un mouillage (ὑφορμος). Dans P., il est devenu un λιμὴν dont il souligne l'importance.

Sur le reste de l'Achaïe Str. nous donne, dans l'ensemble, moins d'informations que P.; pourtant il arrive qu'il le complète. Il cite, par exemple, Léontion que P. n'a pas connu, parce que trop éloigné de la route qu'il suivait, et aussi Leutron, hameau dépendant de Rhyes, que P. ignore sans doute pour la même raison.

A propos de la catastrophe d'Héliké, il est bon de souligner que P. et Str. ont, tous deux, le mérite d'en donner la seule version scientifiquement exacte en distinguant entre le raz-de-marée, accompagné d'un effondrement, qui a submergé Héliké, et le glissement

de terrain qui engloutit Boura. On sait qu'une autre tradition, de loin la plus répandue, qui remonte apparemment à Callisthène et que les auteurs latins ont abondamment reproduite, confondait les deux et voulait que Boura eut été engloutie sous les eaux comme Héliké. C'est un sujet encore passionnant qu'une communication ultérieure nous donnera l'occasion d'aborder.

Résumons nous. Nous avons, pour l'Elide et l'Achaïe, grâce à P. et Str., complétés par les historiens, des sources littéraires d'un grand intérêt. Elles nous fournissent, avec une liste de toponymes, des indications sur beaucoup de villes et divers lieux. Ces indications nous permettront, dans bien des cas, de fixer des positions sur la carte.

Estimerons-nous avoir lieu d'être satisfaits pour autant? Nullement. Une géographie-inventaire n'est qu'une première étape, un pis-aller tout au plus. Nous devons pousser plus avant la connaissance géographique des pays dont nous étudions le passé. Notre ambition sera de les faire revivre dans leur réalité complexe, en restituant des ensembles, des paysages.

C'est là que les textes littéraires, si nous savons les lire et les interroger, peuvent être précieux, voire irremplaçables. Mais, il faut l'avouer, ils sont généralement, dans leur aridité, bien décevants. Les anciens n'avaient pas du monde extérieur la même appréhension que nous. Nous ne trouvons, souvent chez eux, que des notations brèves, parlant peu à l'imagination.

Pourtant, même dans les textes que nous venons de parcourir, qui ne se signalent pas, dans l'ensemble, par des qualités de style exceptionnelles, il est possible de repérer, au milieu de la sécheresse des listes de noms de lieux, quelques passages plus évocateurs, produits d'une expérience authentique, qui a dicté à l'auteur, ou à sa source, une expression plus forte, plus suggestive et des mots plus chargés de sens.

Indiquons en quelques uns.

Démétrios de Skepsis avait été sensible à l'aspect riant de la basse vallée de l'Alphée. Ce passage a été emprunté par Str., qui nous fait entrevoir dans le même contexte les petits chemins qui sillonnent la campagne, avec les panégories qui y passent et les marchés où se rendent les populations des environs. Toute une atmosphère de campagne opulente, à la vie paisible, se dégage de ce texte, qui, au XIXe siècle, a laissé croire que Str. en personne était venu à Olympie. En réalité ce n'était pas lui qui avait fait le voyage, mais sa source.

On trouvera, même dans P., plusieurs passages relevant de cette catégorie. Ainsi il a évoqué en quelques phrases expressives la marche dans les dunes en formation à l'embouchure de l'Anigros, le paysage de collines sablonneuses boisées, faciles à reconnaître, entre Samikon et Scillonte. En Achaïe, il a été sensible à la beauté de la campagne aux environs de Phelloé, un dème qui dépend d'Aigeira. Là, dans un cadre de rochers, où abondent les ruisseaux, la vigne a trouvé un terrain propice au milieu des bois de chênes que hantent les cerfs et les sangliers. Il n'a pas été difficile de localiser l'endroit au village de Pyrgos actuel, un peu à l'est d'Aigeira, sur un contrefort de l'Evrostina.

Les historiens, eux aussi, peuvent être lus dans cette optique. Ainsi, à propos de l'Elide, on trouve chez eux des indications tournant autour d'un même thème, celui des razzias de troupeaux, thème évocateur de la richesse des campagnes éléennes. Homère a été, sur ce point comme sur bien d'autres, le précurseur des historiens. Relisons, au chant XI de l'*Iliade*, l'évocation du butin de boeufs, de moutons et de porcs, de chèvres et de juments que Nestor ramène d'une incursion dans le pays des Epéens. On serait tenté de parler de grandissement épique, mais c'est la simple préfiguration du butin que feront dans ce pays les armées d'invasion successives: Agis, en 399, dans Xénophon, ou Philippe V, en 219/218 dans Polybe, ou le même Philippe V, dix ans plus tard dans Tite-Live. Ce dernier, qui s'est documenté sur ce point dans les livres perdus de Polybe, nous apprend que le macédonien s'empara alors de 20.000 têtes de bétail, sans parler de 14.000 paysans désarmés.

La recherche de textes expressifs pourra nous ramener à un poème tel que l'*Idylle XXV* du recueil théocritéen dont j'ai parlé plusieurs fois. En quelque sorte en prélude au mythe d'Héraclès des écuries d'Augias nous y assistons, en Elide, à la rentrée des troupeaux dans le soir qui tombe. Ils sont innombrables et remplissent tous les chemins. Ce tableau dessine un cadre géographique précis dans lequel s'inscrit tout naturellement et par lequel s'explique l'épreuve si curieuse infligée au héros. Ainsi un poète, qui, de toute évidence, connaissait bien la région d'Elis et la vallée du Pénée, s'est servi de ce mythe, subtilement et non sans une pointe d'humour, pour rendre l'impression qu'avait faite sur lui — qu'on imagine citadin de quelque grande ville hellénistique — ce pays rural par excellence, ce pays de cul-terreux, comme on dit familièrement en France, voué à l'éle-

vage, où la bouse n'envahissait pas seulement les écuries d'Augias mais sans doute aussi tous les chemins. Tel il m'apparut encore, voici une dizaine d'années, quand j'ai eu l'occasion de le traverser.

Comme on le voit, me semble-t-il, par ces exemples les textes peuvent beaucoup nous apprendre si nous savons les faire parler.

Finalement la moisson que nous tirerons de nos sources littéraires ne sera peut-être pas très abondante, mais ce peu, bien utilisé, servira de point de départ pour recréer un décor, un paysage, un milieu géographique.

Nous devons y ajouter l'étude du terrain dans son état actuel, étude qui aura besoin d'être complétée par la lecture des voyageurs des siècles passés. Ce grand maître de nos études qu'était Louis Robert ne cessait de recommander de les lire. Ils ont l'avantage de pouvoir nous renseigner sur l'état où se trouvait un pays, une région, avant les transformations dues au monde moderne.

A l'aide de ces différents éléments nous donnerons à notre étude topographique tout son sens en nous rapprochant de ce que Michelet, au siècle dernier, considérait comme la première démarche de l'historien. Celle-ci consiste, selon lui, "à mettre sous l'acteur historique" — entendons par là le peuple auquel l'historien s'intéresse "une bonne et forte base, la terre qui le portât et le nourrit". Cette base, faisait-il remarquer, n'est pas seulement le théâtre de l'action des hommes mais influe sur eux de cent façons.

L'ambition de la géographie historique ne peut être que de refaire pour les civilisations de l'antiquité ce que l'historien du XIXe siècle se proposait pour son époque. Si l'épaisseur des siècles qui nous sépare des périodes lointaines que nous étudions rend notre entreprise singulièrement plus difficile, nous tendons au même but. Ce serait au demeurant déjà beaucoup si nous avions projeté quelques lueurs sur les réalités géographiques d'autrefois, rectifié quelques erreurs, rétabli de plus justes proportions. Un effort dans cette direction s'impose d'autant plus à nous que les immenses transformations qui s'opèrent sous nos yeux dans le monde matériel sont autant d'obstacles pour comprendre un monde de plus en plus éloigné de nous, de plus en plus différent, qui avait de l'espace et de la durée une notion sans commune mesure avec la nôtre.

ΠΕΡΙΛΗΨΗ

Η ΣΥΜΒΟΛΗ ΤΩΝ ΦΙΛΟΛΟΓΙΚΩΝ ΠΗΓΩΝ ΓΙΑ ΤΙΣ ΤΟΠΟΓΡΑΦΙΚΕΣ ΓΝΩΣΕΙΣ ΤΗΣ ΑΡΧΑΙΑΣ ΗΛΕΙΑΣ ΚΑΙ ΑΧΑΪΑΣ

Ἡ θέση τῆς ἱστορικῆς γεωγραφίας στίς ἐπι-
στήμες τῆς ἀρχαιότητος, ἡ σπουδαιότητα τῶν λογο-
τεχνικῶν πηγῶν.

Ποιές εἶναι οἱ κυριότερες πηγές γιά τίς τοπο-
γραφικές γνώσεις τῆς Ἡλίδας καί τῆς Ἀχαΐας
στήν ἀρχαιότητα: Ἐνας γεωγράφος, ὁ Στράβωνας·
ἕνας περιηγητής, ὁ Πausanias· ἱστορικοί: Θουκυδί-
δης, Ξενοφώντας, Πολύβιος, Διόδωρος· ποιητές:
Ὅμηρος, Θεόκριτος.

Τὴν ἀμεση ἢ ἔμμεση γνώση πού εἶχαν οἱ πιό πά-
νω συγγραφεῖς γιά τίς περιοχές αὐτές.

Δύο πηγές κυρίως θεωροῦμε, τὸν Pausanias καί
τὸν Στράβωνα, τονίζοντας ἰδιαίτερα τὸν συμπληρω-
ματικό συχνά χαρακτήρα τῶν πληροφοριῶν πού
βρίσκουμε στὸν ἕνα καί στὸν ἄλλο, ξεχωρίζοντας
τὰ προτερήματα καί τὰ ἐλαττώματα τῶν ἐρευνῶν

τους, ὑπογραμμίζοντας τὰ ἐρωτήματα πού θέτουν
ἀλλὰ καί αὐτὰ πού ἀφήνουν ἐκκρεμῆ.

Ἡ παραβολή αὐτὴ μᾶς ὑποχρεώνει νὰ ἀνατρέ-
ξουμε, γιά συμπληρωματικὴ πληροφόρηση, κυρίως
γιά ὅ,τι ἀφορᾷ στήν ὄρεινὴ περιοχή τῆς Ἡλίδας,
«τὴν ἀκρόρεια», σὲ ἄλλες πηγές, ἰδιαίτερα στοὺς
ἱστορικούς οἱ ὅποιοι ἂν ὄχι τίποτε ἄλλο μᾶς παρέ-
χουν ἕναν πιό ὀλοκληρωμένο κατάλογο τῶν τοπω-
νυμίων.

Τελειώνουμε μὲ ὑποδείξεις κειμένων διαλεγμέ-
νων ἀπὸ τοὺς πιό πάνω συγγραφεῖς οἱ ὅποιοι δίνουν
περιγραφές τῶν τοπίων, ἐκφράζοντας κάποτε τὴν
προσωπικὴ τους ἐμπειρία γιά τόπους πού ἐπισκέ-
φτηκαν, ζωντανεύοντας μὲ τὸν τρόπο αὐτὸ τοὺς στε-
γνοὺς καταλόγους τῶν τοπωνυμίων.